

Rien de plus curieux que de lui voir rédiger son journal. Comme tous les hommes d'action, Pacaud se lève de bonne heure et fait le plus fort de sa besogne chez lui, à son aise, avant de descendre à la ville. De fait, lorsqu'il paraît au journal, sa besogne régulière est faite.

Le milieu dans lequel Pacaud reçoit ses intimes peint l'homme, dénote son caractère, ses goûts, ses idées. Les murs de son cabinet sont littéralement tapissés de portraits, d'emblèmes, d'esquisses politiques rappelant les grandes phases de la lutte libérale au Canada. Une foule de vignettes introuvables aujourd'hui, épaves de batailles électorales, signalent autant de campagnes aux fortunes diverses. Mais toutes ont leur histoire dans la vie politique du propriétaire de céans. Sur une grande table sont étalés les journaux importants du pays. Tout en causant avec son visiteur, en écoutant ses doléances ou ses conseils, il dépouille les longues colonnes de ses échanges et marque les passages utiles. Ulric Barthe arrive bientôt et alors le journal se fait et se met sur pieds. Pacaud écrit assez rarement lui-même. Le plus souvent il indique à son rédacteur l'article de fond du premier Québec, il en discute avec lui les points saillants, quelquefois il en dicte quelques bribes pour bien fixer les idées auxquelles il tient. Cette élaboration est tout un poème. Pacaud arpente son cabinet, lançant une phrase, notant une idée, énonçant une conclusion, bâtissant à traits rapides, toujours précis, la trame de l'article qu'il médite. À mesure que l'article se dessine, Pacaud devient nerveux, plus agité. Il rappelle la Sybille de l'Enéide qui, au moment suprême, s'écriait : "Deus, ecce deus! — Le dieu, voici le dieu!"

A ceux qui sont là il demande un conseil, un avis. Sans faux amour-propre, il écoute les remarques qu'on peut lui faire à la volée. Journaliste au fond de l'âme, il sait qu'il doit se plier aux nécessités de l'heure présente. Et pendant ce temps-là, le téléphone marche, les télégrammes et les lettres pleuvent, les visiteurs sonnent. Malgré tout, Pacaud ne perd jamais le fil de l'argument, la suite de l'idée.

On a attribué beaucoup d'ambition, beaucoup de désirs, voire même beaucoup d'appétits à Ernest Pacaud. Mais pour ceux qui connaissent cette nature généreuse, exubérante de libéralité, Ernest Pacaud n'a eu que deux ambitions et deux désirs : le triomphe de son parti et le succès de son journal. Pour son parti, le directeur de l'*Électeur* a sacrifié des positions brillantes, calmes et respectées. Si la puissante intelligence, l'infatigable énergie qu'il a déployées pour défendre la cause libérale eussent été employées dans une autre sphère d'action, il n'y a pas de doute que Pacaud serait aujourd'hui à la tête de la profession qu'il aurait choisie. Mais il était d'origine politique et a chassé de race. Il s'est attaché à la fortune du parti libéral, qu'il n'a jamais renié et dont il a partagé les revers sans faiblesse ni bassesse. Le triomphe de 1886 a été une des grandes joies de ce tempérament de lutteur qui voyait ainsi couronner tant d'années de lutte. Il s'est écrit bien des légendes sur le compte de M. Ernest Pacaud depuis 1887. Certes, c'est le lot de l'humanité d'errer souvent. Les fautes, les erreurs, voilà le triste cortège de la vie humaine. Mais je hais ces pharisiens qui se voilent la face devant un publicain.

N'ayant plus d'assaut à livrer, Pacaud s'est constitué le bouclier de son parti après la victoire de 1886. Pour éviter à ses amis les difficultés qui pou-

vaient survenir au cours de l'administration, il a attiré sur lui toutes les attaques, tendu la poitrine à tous les coups, offert son visage découvert à toutes les injures. Naturellement attaques, coups, injures n'ont pas tardé à pleuvoir, et, chose curieuse! des deux côtés. M. Pacaud a tout reçu avec une sérénité imperturbable, trop heureux lorsque, le matin, au saut du lit, en lisant les journaux qui l'accablaient des traits les plus amers, il avait la conviction d'avoir détourné quelque coup droit porté contre ses chefs et ses amis. Des natures aussi exceptionnelles sont assez rares dans les sphères politiques pour qu'on soit en droit de les faire ressortir quand on les rencontre.

Beaucoup de gens, en dehors de Québec, prétendent connaître M. Pacaud. Et pourtant bien peu, lorsqu'ils le croisent dans les rues de Montréal, toujours pressé, toujours affairé, courant d'un bureau à un autre, savent réellement qu'ils ont coudoyé le vrai Pacaud, le fameux Pacaud. Le fait est qu'à son physique on se douterait peu du tapage que peut faire ce petit homme, toujours habillé correctement, mais sans prétention, poli avec tout le monde, courtois, affable, ayant toujours le mot gai à l'arrivée comme au départ. De petite taille, il passe inaperçu dans les groupes, se faufile, vous glisse et disparaît. C'est l'activité personnifiée.

Dans les rues de Québec, qu'il monte et descend comme un ouragan, tout le monde le connaît et tout le monde l'aime. Il présente cette particularité que, tout en étant dans la presse et partout le bouc émissaire de toutes les colères, il n'y a pas d'homme qui compte plus d'amis personnels dans les rangs de ses adversaires.

RODOLPHE LEMIEUX.

PRISE DE VOILE.

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis avec fracas s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille ; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,
Se tenaient à côté des portières ouvertes
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards abritant de lévites fourrées
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides,
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum
Qui réunissent là tout ce monde importun !
Que t'apporte-t-il donc ? Une pitié banale.
Lorsqu'offrant à Jésus ton âme virginal
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs;
Lorsque tu jureras d'une voix frémissante